

– Mais à *quoi* tu joues ?

Ma main s'écarta vivement de la boîte argentée étincelante. Mon regard fila vers le sol. Je n'avais que trois ans, mais j'avais déjà appris à baisser les yeux, encore et toujours baisser les yeux.

Sous mes cils, je voyais les boîtes de conserve alignées sur le sol carrelé rouge de notre cuisine, comme des soldats au régiment : des grandes, des petites, des larges, chacune dans le même uniforme argenté. Et leurs étiquettes, éparpillées tout autour. Je les avais arrachées, une par une. Non par méchanceté ; par curiosité peut-être. Puisqu'il m'était interdit de toucher aux jouets de la maison, je trouvais mes propres distractions. Je devais être attirée par ces étiquettes colorées, qu'elles portent la livrée turquoise vif des haricots à la sauce tomate Heinz, ou le visage souriant d'un chat ou d'un chien. Assise par terre, je sentais le regard de maman me transpercer le dos.

– Je ne vais plus savoir ce qu'il y a dans les boîtes, maintenant, se fâcha-t-elle.

J'osai lui jeter un rapide coup d'œil. Ma mère, Eunice Spry, était petite, mais elle me dominait, son visage hâve aux traits tirés luisant de colère, ses yeux sombres perçants et froids. Soudain, sa main jaillit et je sentis un coup violent derrière la tête. Je baissai à nouveau les

yeux, le plus vite possible, une douleur lancinante dans le crâne. Je ne criai pas.

Je ne criais jamais, plus maintenant.

– Prends une boîte, m’ordonna-t-elle avec son fort accent du Gloucestershire.

Déconcertée, mais me gardant bien de l’interroger, je tendis le bras et pris la plus proche de moi. Elle semblait lourde dans ma petite main. Elle me l’arracha et alla à la table de la cuisine pour l’ouvrir.

– Assieds-toi sur cette chaise. Tu vas manger ce qu’il y a dans cette boîte. Jusqu’à la dernière miette !

Le grincement de l’ouvre-boîte emplit la cuisine tandis que ses dents métalliques mordaient le couvercle. Sans un bruit, je m’approchai de la chaise et escaladai tant bien que mal sa haute assise en osier. Devant mes efforts, maman s’impatia. Elle s’approcha et m’agrippa le bras, me soulevant de terre et me jetant sur le siège dur.

Je reniflai et m’essuyai le nez de la main. J’avais un rhume, encore. J’avais toujours un rhume. Encore un truc dont maman ne cessait de se plaindre ; encore un truc que je ne faisais jamais correctement. Elle me mettait au garde-à-vous, m’inclinait la tête en arrière et me versait de l’huile essentielle Olbas dans le nez, me tenant fermement pendant que je me tortillais pour échapper à cette odeur envahissante, chaque goutte heurtant mes sens. Je ne sais comment pourtant, elle avait beau y passer toute la bouteille d’huile, mon nez coulait encore plus.

Maman poussa la boîte ouverte devant moi.

– Mange ! m’ordonna-t-elle.

Je jetai un œil à l’intérieur. Des morceaux gélatineux de viande brune brillaient, et une puanteur de nourri-

ture pour chats atteignit mes pauvres narines. La seule odeur suffisait à me soulever le cœur.

Mais je savais qu'il me faudrait manger le contenu. Ce que je mangeais, quand je mangeais, et comment je mangeais avait été contrôlé par maman dès lors qu'on m'avait placée dans ses bras sur le seuil de sa porte, à l'âge de dix mois, retirée à mes parents biologiques incompetents pour rejoindre le refuge d'une famille d'accueil. Quand j'étais bébé, me dit-on par la suite, je passais mes journées abandonnée dans mon couffin. On ne jouait jamais avec moi, on me nourrissait et m'habillait à peine, je restais couchée sur le dos dans une couche sale : placide, silencieuse, résignée au fait que jamais personne ne venait.

Je peux dire, maintenant que je suis adulte, que je ne leur en veux pas de m'avoir abandonnée. Il était évident qu'ils ne s'en sortaient pas, que ce soit avec moi ou avec mon grand frère, Tom, et que c'est pour cette raison que nous fûmes placés. Tom rejoignit une autre famille, qui aurait également souhaité m'adopter.

Mais cela ne se fit pas. J'étais plutôt allée chez Eunice.  
– Mange ! siffla-t-elle entre ses dents.

Je pris la fourchette qu'elle avait jetée sur la table. Mes minuscules doigts manipulèrent gauchement le couvert, mais je veillai à ne pas le laisser tomber : je ne voulais pas que maman me donne à manger. Même si je n'en avais aucun souvenir précis, une partie de moi se rappelait instinctivement qu'elle m'avait nourrie de force à dix-huit mois, la cuillère métallique tranchante forçant mes gencives closes, du sang ruisselant sur mon visage. Elle me clouait au sol et fourrait la cuillère dans ma bouche.

– Allez, mange, crétine d'autiste !

Je baissai la tête et plongeai la fourchette dans la viande.

Je n'étais pas autiste, mais personne, pas même les médecins, ne pouvait convaincre maman du contraire. Selon elle, j'étais une crétine d'autiste, une enfant attardée ; la fille la plus stupide qu'elle ait jamais connue. Maman avait deux filles adultes, Judith et Rebekah, qu'elle avait eues de son premier mariage, et qui étaient toutes deux des lumières. Elles avaient appris à lire à deux ans. Elles étaient allées dans des écoles privées pour filles, parlaient plusieurs langues, montaient à cheval et jouaient d'un instrument de musique. Quand j'avais atterri sur son seuil en décembre 1986, peu après la fin de son second mariage (elle ne garda de ce mari que le nom de Spry, et puisqu'on ne le mentionnait jamais à la maison, je n'appris son existence que bien plus tard), j'étais un être renfermé, à l'air grave, et je ne savais pas me servir de mes petits bras et jambes parce qu'on ne m'avait jamais encouragée à ramper, à m'asseoir ou à jouer. Pourtant, maman avait aussitôt pensé que Dieu lui avait envoyé un d'enfant démoniaque qui *refusait*, tout simplement, de répondre à ses hautes attentes. Elle était convaincue que j'étais autiste. Les services sociaux l'avaient prévenue que mon développement serait retardé parce que j'avais manqué d'attention, et les médecins m'avaient déclarée parfaitement normale, mais elle refusait de l'accepter. Elle insistait pour obtenir des tests, des diagnostics, elle disait que j'étais têtue et que je refusais d'apprendre. Et quand elle me tapait dessus, elle le faisait pour me mettre du plomb dans la cervelle.

Je portai la première bouchée à mes lèvres. J'eus un nouveau haut-le-cœur, mais m'obligeai à avaler. C'était froid et gluant sur ma langue ; la gelée était glissante et

humide. C'était infect. Consciente du regard de maman, je réussis à engloutir une deuxième bouchée. Avec ses cheveux teints en noir tirés en arrière en son habituelle queue de cheval stricte, son expression était facile à déchiffrer. Elle était satisfaite, dans un sens – et droite dans ses bottes. Elle croyait en ce qu'elle faisait et ne doutait pas qu'elle était dans son bon droit.

Et moi aussi, j'y croyais. Parce qu'*en effet*, je m'étais mal comportée ; j'étais une vilaine fille.

Je méritais d'être punie.

Ce qui ne rendait pas la punition plus facile à accepter, cependant. J'enfournai une nouvelle bouchée d'aliment pour chats, luttant contre les spasmes qui me serraient la gorge. Des larmes roulaient sur mes joues, mais pas un son ne sortait de ma bouche, hormis mes hoquets contre la nausée. Pendant mes trois années sur cette terre, j'avais peut-être été lente à comprendre comment construire une tour en Lego, ou à marcher sur mes deux pieds, mais s'il est une chose que j'avais comprise, c'était l'art de pleurer dans un silence absolu.

De la musique provenait d'une autre pièce de la maison. Ma sœur de cinq ans, Charlotte, regardait probablement un Disney. Charlotte était la fille adoptive de maman. Contrairement à moi, qui étais arrivée abîmée et endommagée, Charlotte avait été placée auprès d'elle dès sa naissance. En fait, maman l'avait vue naître et l'avait aussitôt entourée de couvertures et d'amour, la ramenant dans notre demeure du 24, George Dowty Drive, pour y être dorlotée, choyée et comblée. Charlotte était adorée. Elle avait des jouets, de jolies robes et sa propre chambre avec un papier peint à l'effigie de l'ours Paddington et un lit superposé que maman avait fabriqué spécialement pour elle.

Charlotte n'était jamais forcée de manger de la nourriture pour chats.

Je ne pus empêcher la suite. J'avalais une nouvelle bouchée quand le vomi remonta dans ma gorge et par mon nez et gicla partout sur la table de la cuisine. Je hoquetai, la vomissure, engluée dans mes cheveux blonds, se mêlant à mes larmes salées sur mon visage. Maman et moi observâmes l'immondice.

– C'est *incroyable* ce que tu es vilaine. Pas étonnant que Rebekah soit partie. Ma merveilleuse Becky est partie tellement tu es entêtée et vilaine depuis le jour où tu es arrivée. Tu nous as gâché la vie à tous et tu continues !

C'était à cause de moi que Becky avait quitté notre famille, maman me l'avait répété maintes fois. Juste avant que j'atterrisse chez elle, sa plus jeune fille biologique était partie à l'université et avait écrit dans le même temps une lettre à la Salle du Royaume que nous fréquentions pour dire qu'elle ne pourrait plus assister aux réunions des Témoins de Jéhovah. Elle avait gardé le contact avec nous, revenant même de temps à autre de l'université, mais j'en avais fait quelqu'un de matérialiste, de temporel, et cela signifiait qu'elle mourrait lors de l'Apocalypse. Et, de toutes les choses que maman me reprochait chaque jour, c'était peut-être celle dont je me sentais le plus coupable. Chaque jour, je vivais avec cette culpabilité. Non seulement j'avais chassé Becky de notre maison, mais je l'avais également condamnée à la damnation : elle ne nous rejoindrait pas lors de la résurrection.

Maman regarda avec dégoût le vomi sur la table, puis me fusilla des yeux.

– Tu vas manger ce vomi, et tout de suite.

J'aurais voulu secouer la tête. J'aurais voulu crier,

hurler. Mais j'avais déjà mené cette bataille avant. J'abaissai donc la tête sur la table et lapai mon vomi, encore et encore, faisant ce qu'on me disait. Essayant désespérément d'entrer dans ses bonnes grâces. M'efforçant d'être une bonne petite fille.

Tel est mon premier souvenir de ma vie avec ma maman ; mon premier souvenir, point barre. La nourriture pour chats, le vomi, et son regard froid et autoritaire, surveillant mes moindres gestes.

Toc, toc, toc, toc !

Judith frappa à la porte de nos voisins. On vit un rideau frémir, mais personne ne vint ouvrir. Les lèvres incurvées en un mince sourire crispé, Judith m'attrapa par le poignet et me traîna dans l'allée jusqu'à la maison suivante. Nous faisons du prosélytisme pour notre foi, allant d'une porte à l'autre dans notre quartier, essayant d'encourager les autres à rejoindre la Vérité. Il faisait très froid, et mes mains étaient rouge vif. Je n'avais ni gants ni bonnet. Tremblant dans mon manteau bleu marine, je frottais mon poing gelé contre ma sempiternelle goutte au nez. J'avais mal aux jambes. J'étais encore toute petite, et cela faisait des heures que je marchais.

– Pourquoi n'as-tu pas pris la poussette, Judith ?

C'était Sandy. Elle fréquentait la même Salle du Royaume que nous. Elle avait des cheveux roux et des yeux doux, bien que je ne fusse pas autorisée à les regarder. « Baisse les yeux, baisse les yeux », c'était ce que maman disait toujours.

– C'est une paresseuse. L'exercice lui fait du bien, répondit sèchement Judith.

Judith était très proche de maman. À vingt-cinq ans, elle vivait toujours à la maison. Elle adorait sa petite sœur Charlotte, mais je savais que je l'incommodais. Si j'étais tranquillement assise en bas de l'escalier, elle

m'écarter brusquement. Elle était toujours brusque avec moi – comme maintenant, quand elle se penchait avec un mouchoir pour essuyer mes narines morveuses. Je couinais de douleur sous ses doigts qui m'écrasaient le nez.

– Comment *peux-tu* dire qu'elle est paresseuse ? Victoria n'est qu'une petite fille, protesta Sandy.

– Maman dit qu'elle est paresseuse, et maman a toujours raison, répondit Judith d'un ton serein. Elle lui fait monter et descendre l'escalier chaque soir parce qu'elle est paresseuse. Et la paresse est contraire à Jéhovah. « L'âme du paresseux a des désirs qu'il ne peut satisfaire ; mais l'âme des hommes diligents sera rassasiée. »

Elle répétait maman citant les Écritures, et la parole de Dieu, bien sûr, avait le dernier mot.

Maman me citait toujours les Écritures. Elle approchait son visage tout contre le mien et s'époumonait. Je la voyais de très près : son gros nez gras couvert de points noirs, sa peau sale et cirreuse. Elle avait les dents jaunes et l'haleine fétide, et ses paroles impétueuses s'accompagnaient d'un souffle d'air toxique quand elle s'emportait à propos de la « verge de la discipline » : « N'épargne pas la correction à l'enfant. Si tu le frappes de la verge, il ne mourra point. »

Maman voulait coûte que coûte que nous soyons les Témoins de Jéhovah parfaits, en tant que famille. Nous devons donc tous étudier *La Tour de garde* et répéter les réponses que nous pourrions donner lors des groupes d'étude hebdomadaires dans notre lieu de culte. Si d'aventure je prononçais mal un mot, j'étais frappée sur la bouche jusqu'à ce que mes lèvres enflent comme deux grosses saucisses. Les groupes d'étude mêmes, qui se déroulaient chez différents membres de la congrégation, étaient des moments très intenses – pour moi du

moins. Maman ne me quittait pas de son regard perçant, au cas où je donnerais une mauvaise réponse, ce qui était fréquent tant j'étais nerveuse. J'étais alors punie plus tard, à la maison : jetée à terre dans le salon, dont les rideaux verts étaient toujours fermés sur le monde, frappée pendant qu'elle se mettait sur ma gorge pour qu'on ne puisse pas m'entendre crier.

En revanche, je crois que Charlotte appréciait les réunions. Après l'étude de la Bible, moment qu'elle passait blottie contre maman sur le canapé, sirop et biscuits attendaient les enfants. Mais je n'avais pas droit au sirop ; maman estimait que je ne le méritais pas.

Nous participions à un groupe d'étude un soir avec Sandy. En règle générale, vous deviez rester dans le même groupe, ce que ne faisait pas maman. On passait d'un groupe à l'autre, peut-être pour empêcher quiconque de devenir trop proche. J'étais assise par terre, et Sandy me sourit, son regard doux captant mes yeux bleus. Je les baissai vite..., trop tard ; maman avait remarqué. Je sentis sa grande main maigre peser sur mon épaule, ses ongles noirs de crasse pressant fermement mon manteau. Elle serra : premier avertissement.

Maman s'était déjà accrochée avec Sandy à la Salle du Royaume, notre lieu de culte. Quand j'étais toute petite, trop petite pour en garder un souvenir, Sandy m'avait souri dans ma poussette. Maman avait attrapé une couverture et en avait drapé la poussette pour que de tels sourires ne m'atteignent pas et que mon monde ne soit qu'obscurité. Elle gardait Sandy à l'œil ; pour elle, elle était synonyme de problèmes.

Il faisait très chaud dans la pièce, mais maman ne voulait pas que j'enlève mon manteau. Elle m'avait frappée la veille et j'avais des bleus sur le bras. J'avais de plus en plus chaud et le visage de plus en plus rouge. Je n'avais

pas le droit de boire et pas le droit de regarder les gens. Soudain, maman me prit dans ses bras et me serra très fort. Je devins encore plus rouge pendant qu'elle chassait l'air de ma poitrine. Maman était une femme menue, mais dotée d'une grande force physique, et elle m'écrasait contre elle avec chacun de ses muscles. Des larmes me piquaient les yeux et roulaient en silence sur mes joues.

– Mais que fais-tu à cette enfant ? finit par dire Sandy, l'unique voix à s'élever dans une pièce remplie de Témoins.

– On l'a diagnostiquée comme autiste, mentit maman avec un bel aplomb sans relâcher un instant la pression. C'est ce qu'on doit faire avec eux : les serrer très fort.

Je ne disais rien, mais je suppliais secrètement Sandy de se taire. *Je vous en prie, ne dites rien, sinon, elle va me faire du mal ; plus encore que maintenant.* Parce que chaque fois que quelqu'un la contredisait (non que cela fût fréquent), j'étais tenue responsable des problèmes qu'elle avait eus.

Mais le fait est que quasiment personne ne la contredisait, car ma mère était une femme intimidante, dure à satisfaire, au visage sévère. Elle n'hésitait pas à manipuler, à jouer le rôle adapté à la situation, en se montrant agressive ou martyre, ou gentille et innocente. Et donc, malgré l'inquiétude – chose que j'ignorais – de la garderie (à laquelle j'allai huit fois seulement avant que maman ne m'en retire) quant à la « sévérité » de ma mère envers moi, malgré l'avis des médecins sur son inadéquation comme mère d'accueil pour moi, les rapports médicaux indiquant que je ne souriais jamais, l'interdiction de séjour des visiteurs de santé dans la maison, un bleu inexplicable visible sur mon visage..., malgré tout cela, le panel d'experts approuva en janvier 1990, juste après mon quatrième anniversaire, sa demande d'adoption. Les rouages de la

machine bureaucratique se mirent alors en branle pour que je lui sois confiée de manière permanente. En aurais-je été informée que je ne m'y serais pas vraiment opposée. Maman m'avait tout raconté sur mes vrais parents : que mon papa était un meurtrier et que ma maman était une psychopathe et une droguée – et qu'ils n'avaient jamais voulu de moi. (Tout n'était que mensonges, mais je l'ignorais, à l'époque.)

Où pourrais-je donc aller ? Qui donc voudrait d'une enfant aussi vilaine, aussi crasseuse et diabolique ?

– Torrie, viens jouer avec moi ! m'appela Charlotte depuis le jardin.

Il avait neigé, et la fenêtre de la cuisine montrait une pelouse recouverte d'un givre parfait.

J'hésitai sur le seuil. Il gelait, et je n'avais ni vêtements chauds, ni gants, ni encore d'écharpe pour me tenir au chaud. Charlotte, en revanche, était emmitouflée comme le bonhomme Michelin avec des couches et des couches de laine rose.

– *Tout de suite, Torrie !* hurla-t-elle.

Chez nous, ce que Charlotte voulait, Charlotte l'obtenait. Tout le monde l'adorait, y compris moi. C'était ma sœur, ma compagne de jeu parfois : la fille que je suivais partout, dans l'espoir fou d'apprendre ainsi son secret. Je l'admirais. Après tout, Charlotte faisait toujours tout comme il faut ; elle était toujours dans les bonnes grâces de maman. Peut-être que, si je pouvais apprendre à lui ressembler, je ferais alors les choses bien, moi aussi.

– Viens jouer dehors !

Je courus la rejoindre, sur commande. Et on fit les folles dans la neige, deux petites filles s'amusant à construire des bonshommes de neige et à faire des anges. Charlotte dirigeait le jeu et me donnait des ordres, mais j'en avais

l'habitude. Elle était autoritaire et tyrannique, mais les seules fois où je pouvais jouer étaient celles où elle me le demandait ; alors, je lui obéissais. Même si j'étais toujours la méchante face à son héroïne angélique, il valait mieux avoir un peu de temps de jeu que pas du tout.

Mais la neige froide avec laquelle on jouait ne tarda pas à rougir et brûler mes mains nues, et je me mis à pleurer tant j'avais les doigts gelés. Je ne voulais plus jouer.

– Maman !

Charlotte était parfaitement immobile dans le jardin, sa voix impérieuse portant jusque dans la maison, incitant notre mère à se précipiter à son aide.

– Maman, Torrie ne joue pas avec moi. Elle ne joue pas avec moi !

Maman me saisit par le bras et me tira dans la maison, jusque dans la cuisine. Je lui jetai un regard déconcerté : pourquoi ne m'obligeait-elle pas à rester dans le jardin ?

Je ne tardai pas à le découvrir. Elle ouvrit la porte du grand congélateur et fourra mes mains dans la glace.

– Tu ne bouges pas d'ici. Tu vas voir ce que c'est d'avoir les doigts gelés.

Et je fis ce qu'elle me dit. Quand on est petit, on ne répond pas. J'avais été méchante, je n'avais pas joué avec Charlotte, j'avais été une vilaine fille. Je savais que c'était vrai parce que les preuves ne manquaient pas autour de moi, impossibles à ignorer. Je voyais comment maman traitait Judith et Charlotte : elle les couvrait de cadeaux, les saupoudrait de sourires, de câlins et d'affection. Qui était l'intruse ? Moi. C'était ma faute. Alors, j'acceptais docilement que je ne méritais pas son amour. J'essayais toujours d'être bien gentille, espérant, *peut-être cette fois-ci...*, mais non, jamais. Et ainsi, cet après-midi-là, quand maman m'ôta mes chaussures et mes chaussettes

et me dit de courir pieds nus dans le jardin enneigé, c'est exactement ce que je fis.

– Tu te réchaufferas si tu bouges, me dit-elle avec une logique parfaite, comme elle claquait la porte de derrière et partait retrouver Charlotte et Judith au salon, où elles regardaient les feuilletons adorés de maman qu'elles avaient manqués.

Je levai donc mes pauvres pieds gelés et me mis à courir, à courir encore et encore, essayant de puiser de l'énergie quelque part en moi pour continuer à courir dans la nuit hivernale, essayant d'ignorer la faim qui me tenaillait.

J'avais faim en permanence. Maman me disait qu'il fallait affamer un rhume, et j'étais toujours enrhumée. Et, donc, toujours affamée. Je ne parle pas de sauter un repas ici ou là, je parle de semaines d'affilée sans manger.

Bien sûr, on ne peut pas survivre aussi longtemps sans voler des bouchées ici et là, piquer un croûton de pain ou soutirer un trophée dans les placards les plus bas de la cuisine, les seuls à ma portée. Ainsi, en plus d'être autiste, et paresseuse, j'étais aussi voleuse.

Je vous ai dit que j'étais vilaine.

Rendons justice à maman : elle essayait d'adapter la punition au crime. Si elle me surprenait à voler de la nourriture, elle me racontait dans le détail comment, dans les pays islamiques, on punissait les voleurs en leur coupant les mains. Pourtant, même maman, malgré ses talents de manipulatrice, aurait eu du mal à expliquer comment une enfant de quatre ans avait perdu une main ; alors, elle interpréta cette règle à sa manière.

Quand elle me vit voler de la nourriture, elle me fit venir dans la cuisine et alluma la plaque chauffante. Elle me sermonna :

– En Arabie, on te tranche un doigt si tu voles de la

nourriture, me disait-elle. On les tranche un par un. Puis, on te tranche la main et enfin, on te coupe le bras. Si tu continues à voler de la nourriture, c'est ce qui va se passer.

La plaque finit par être chaude – me laissant le temps de comprendre ce qu'elle mijotait –, d'une couleur rouge vif synonyme de danger. Maman prit ma main et écarta mon index des autres doigts. Avec une précision clinique, elle l'appuya fermement contre la plaque incandescente et l'y maintint.

Des élancements de douleur me transpercèrent. Instinctivement, je me débattis pour libérer ma main et l'éloigner de la chaleur cuisante qui brûlait, brûlait, brûlait.

– Bien, dit maman, on va te le laisser là une minute. Arrête de gesticuler !

Maman ne comprenait pas que, si j'avais bougé, c'était parce que je souffrais ; elle croyait que ma réaction la visait personnellement, que je me rebellais, que je ne filais pas droit. Elle m'agrippa le doigt et le ramena contre la plaque luisante.

Une fois encore, je ne pus m'empêcher de m'écarter.

Maman me jeta un regard dégoûté et déçu.

– Deux minutes, dit-elle d'un ton sans équivoque.

Quand on s'insurgeait contre ses punitions, elle doublait toujours la mise.

Elle prit ma main une troisième fois et pressa mon doigt sur la plaque brûlante.

– Un, deux, trois..., commença-t-elle à compter.

La plaque chauffante n'était pas l'unique punition pour avoir volé de la nourriture. Elle m'affamait si souvent, et j'avais si souvent recours au vol, qu'elle me frappait avec ce qui lui tombait sous la main. Elle me martelait le visage avec une boîte de fayots. Elle me faisait régurgiter

ce que j'avais mangé, afin qu'elle puisse voir les preuves à moitié digérées dans mes vomissures. Puis, elle désignait le morceau de pain rassis, ou ce que j'avais réussi à dérober, et elle disait :

– Tu veux le manger, n'est-ce pas, madame ? Tu veux le manger ? Eh bien, tu le prends et tu le manges.

J'avais des haut-le-cœur, la nausée, et elle me traitait de faible d'esprit à vouloir vomir devant mon propre vomi. Je pleurais, je crachais, et elle disait que l'esprit doit primer la matière et que j'étais faible, faible, si faible.

Un après-midi, cependant, elle inventa un stratagème complètement différent des précédents. Elle m'avait enfermée dans la chambre de Charlotte, deux jours sur une punition de trois semaines sans manger. Je ne me rappelle pas ce que j'avais fait de mal ; ça aurait pu être tout ou n'importe quoi. J'étais assise par terre, les yeux rivés sur le magnifique cheval pommelé à bascule sur lequel Charlotte aimait jouer, mais que je n'avais jamais le droit de chevaucher. Mon regard absorbait les montagnes de jouets dans la chambre. Mes préférés étaient les poupées. J'avais le cœur sur la main, et j'aimais l'idée d'emmitoufler une poupée dans une couverture, de l'embrasser, de la serrer dans mes bras et de la couvrir de mon amour. Mais je n'avais pas le droit de toucher aux jouets. Maman nous offrait parfois à Charlotte et à moi des cadeaux magnifiquement enveloppés. On les ouvrait et, alors que Charlotte pouvait jouer avec les siens, les miens étaient confisqués. Je les mériterais peut-être un jour, me disait maman, si j'étais sage.

Mon ventre grondait et, incapable de m'intéresser aux trésors interdits de cette chambre, je ne pensais qu'à manger. Je tendis l'oreille. La maison était plongée dans le silence. Avec un peu de chance, maman aurait oublié de verrouiller la porte, et je pourrais descendre en catimini trouver à manger.

Je me fauflai jusqu'à la porte et écoutai. Rien. Je tournai la poignée, et la porte s'ouvrit. Je galopai jusqu'en bas le plus vite possible, attrapai le bout du pain – que maman appelait le « quignon » – dans le coffre à pain, et retournai à l'étage en vitesse, brûlant de l'envie d'y goûter. Je le fourrai dans ma bouche, ma petite main déchirant plusieurs bouts à la fois et me bourrant.

Maman ne tarda pas à découvrir mon crime. Elle monta lentement jusqu'à la chambre de Charlotte. J'entendais chacun de ses pas sur chacune des marches de l'escalier, et je savais qu'elle venait pour moi. Je me redressai et essayai de prendre un air innocent.

La porte s'ouvrit.

– Où est le quignon ? me demanda-t-elle d'un calme olympien.

– Je ne l'ai pas, maman, répondis-je.

– « Mère », m'ordonna-t-elle d'un ton glacial. Je te l'ai déjà dit : « maman » fait vulgaire. Appelle-moi « mère ».

– Je ne l'ai pas, mère, répétai-je, obéissante.

Brusquement, elle me saisit et me jeta au sol. Je me mis à hurler, mais cela ne se faisait pas dans un lieu tel que George Dowty Drive, une rue de banlieue bordée de jolies maisons de briques rouges. On pourrait m'entendre.

– Judith ! cria-t-elle.

Ma sœur se précipita. J'essayai de m'enfuir, mais maman m'attrapa et me projeta dans l'angle comme une vulgaire poupée de chiffon. J'avais quatre ans et je n'étais en aucun cas de taille à lui faire face.

– Judith, mets-toi sur sa gorge et fais cesser ses hurlements, ordonna maman.

Judith, comme n'importe qui quand il s'agissait des ordres de maman, fit ce qu'on lui disait. Elle me cloua au sol et appuya son pied, dur dans sa grosse chaussure verte, contre ma trachée. Le hurlement se transforma en

glapissements et mourut dans ma gorge. Alors que j'étais à plat dos, maman souleva mes jambes et me mit les pieds en l'air. Elle disparut un instant. À son retour, elle tenait un morceau de bois. Comme Judith faisait de la menuiserie – un de ses nombreux talents –, il y avait toujours des bouts de bois qui traînaient. En fait, il y avait tout et n'importe quoi dans la maison : maman avait la manie du stockage, et la maison regorgeait d'objets entassés dans chaque pièce contre les rideaux tirés en permanence.

– J'ai été infirmière, me disait maman d'une voix glaciale, et j'ai appris des choses quand je travaillais à l'hôpital. Tu sais ce que j'ai appris ?

J'essayai de secouer la tête, mais le grand pied de Judith sur mon cou m'empêchait de bouger.

– J'ai appris que les pieds ne marquent pas. Alors, si je te frappe à cet endroit, personne ne pourra dire ce que j'ai fait. Personne ne pourra le *voir*. Personne ne découvrira jamais ce qui se passe.

Je lui jetai un regard horrifié. Puis elle tint mes petits pieds nus et abaissa fermement le morceau de bois.

– *N'épargne pas la correction à l'enfant. Si tu le frappes de la verge, il ne mourra point*, psalmodia-t-elle.

La douleur me transperça : une douleur sourde, anesthésiante, lancinante, qui alla de mes pieds à mon cerveau et retour. J'essayai de crier, mais le pied de Judith bloqua le cri en moi. Son pied poussait ma tête d'un côté, enfonçant ma joue dans la moquette et m'empêchant de respirer, faisant naître une peur panique au fond de moi. Maman abaissa à nouveau le bout de bois, encore et encore. C'était la pire punition qu'elle m'ait réservée. C'était la première fois qu'elle me frappait les pieds.

Mais pas la dernière.